

PATRICK BURGAN

ENIGMA

(Livret)

Au lever de rideau, la pièce est vide. C'est le bureau d'Abel Znorko, prix Nobel de littérature, qui vit seul, retiré à Rössvannöy, une île située sur la mer de Norvège. Son bureau, baroque, fantasque, tout en livres et en bois, s'ouvre sur une terrasse qui laisse apercevoir les flots lointains.

Les heures viennent s'inscrire dans le ciel que brouillent de temps en temps nuages et nuées d'oiseaux sauvages. Cet après-midi est précisément celui où, après un jour boréal qui a duré six mois, doit advenir la nuit d'hiver qui assombriera les six prochains mois. Au milieu de l'entrevue, le crépuscule commencera à colorer l'horizon de ses embrasements violets.

Soudain, au-dehors, retentissent deux coups de feu très distincts. Un bruit de pas rapides. Une course.

Erik Larsen entre en courant par la baie, essoufflé, et surtout effrayé. C'est un homme entre trente et quarante ans qui a gardé quelque chose de très vif et très doux lié à la jeunesse.

Il regarde autour de lui, impatient de trouver un secours.

Abel Znorko entre par le côté. Grand, hautain, l'œil perçant, il jette un regard de chasseur sur l'intrus. Dès qu'il pénètre dans la pièce, tout se recentre et s'organise autour de lui. Il reçoit chez lui comme un démiurge au cœur de sa création.

ERIK LARSEN. Vite, intervenez ! Il y a un fou sur l'île. Lorsque je montais le chemin, deux balles m'ont sifflé aux oreilles et se sont plantées dans le portail.

ABEL ZNORKO. Je sais. Je vous ai raté.

Larsen recule, abasourdi. Il n'arrive pas à croire ce qu'il entend.

ERIK LARSEN. Comment ?

ABEL ZNORKO. J'avoue qu'avec l'âge je ne vise plus aussi bien qu'avant.

Larsen se précipite vers la baie pour repartir. Znorko l'arrête en s'interposant.

ABEL ZNORKO. Ne craignez rien. Je ne tire que sur les gens qui s'approchent de ma maison: une fois qu'ils sont chez moi, ils sont mes hôtes.

Znorko rit comme s'il s'agissait d'une politesse mondaine. Larsen tente de renormaliser l'entretien.

ERIK LARSEN. Monsieur Znorko, vous avez dû oublier notre rendez-vous.

ABEL ZNORKO. Notre rendez-vous?

ERIK LARSEN. Nous étions convenus de nous retrouver ici, à Rös vannöy, vers seize heures. J'ai fait trois cents kilomètres et une heure de bateau pour rejoindre votre île.

ABEL ZNORKO. Qui êtes-vous?

ERIK LARSEN. Erik Larsen.

Znorko le regarde, attendant toujours une réponse. Du coup, Larsen, croyant qu'il n'a pas entendu, répète plus fort:

ERIK LARSEN. Erik Larsen, je suis journaliste à La Gazette de Nobrovsnik et vous avez accepté de vous prêter à un entretien avec moi.

ABEL ZNORKO. Fabulation! Je déteste les journalistes et je ne converse qu'avec moi-même.

Un temps. Ils se regardent, ou plutôt ils se dévisagent. Larsen prononce lentement:

ERIK LARSEN. Vous m'avez confirmé ce rendez-vous par écrit.

Larsen lui tend une feuille. Un peu forcé par son insistance, Znorko saisit le papier et le survole d'un œil. Il a plaisir à décontenancer son visiteur.

ABEL ZNORKO. Amusant. (Un temps.) Avez-vous une idée de ce qui m'a conduit à accepter cet entretien avec vous?

ERIK LARSEN. J'ai quelques hypothèses.

ABEL ZNORKO. Ah?

Ils se regardent. Un temps.

ERIK LARSEN (précisant). Une hypothèse.

ABEL ZNORKO. Ah! (Znorko finit par sourire et devient subitement charmant.) Je crois que nous allons très bien nous entendre. (Il claque dans ses mains.) Bon, au travail. (Il s'installe dans un fauteuil.) Est-ce que vous aimez mes livres?

ERIK LARSEN. Est-ce vous qui allez poser les questions?

ABEL ZNORKO. Nous n'avons pas commencé. Aimez-vous mes livres?

ERIK LARSEN. Je ne sais pas.

ABEL ZNORKO. Charmant... Vous m'avez lu, au moins?

ERIK LARSEN (gravement). Comme personne. (Un temps. Léger malaise de part et d'autre.)
Pouvons-nous commencer?

Znorko s'éclaircit la voix et fait un signe positif de la tête.

ERIK LARSEN. Vous venez de publier L'Amour inavoué, votre vingt et unième livre. Il s'agit d'une correspondance amoureuse entre un homme et une femme. Cette passion est d'abord vécue sensuellement dans le plus grand bonheur puis, après quelques mois, l'homme exige la séparation ; il demande que cette passion ne se vive plus, désormais, qu'à travers l'écriture. La femme, à contrecœur, accepte. Ils s'écriront pendant des années, quinze ans, je crois... Le livre est fait de cette sublime correspondance qui s'arrête, d'ailleurs, brusquement, il y a quelques mois, l'hiver dernier, sans raison apparente...

ABEL ZNORKO. J'étais fatigué d'écrire.

ERIK LARSEN. Vous avez créé une grande surprise avec ce roman: c'est la première fois que vous parlez d'amour. De l'avis de tous, c'est votre plus beau livre, le plus sensible, le plus intime. Les critiques, qui vous ont parfois malmené, ont été très élogieux.

ABEL ZNORKO (sincèrement étonné). Ah bon?

ERIK LARSEN. Vous ne lisez pas les journaux?

ABEL ZNORKO. Non.

ERIK LARSEN. Vous n'avez ni radio ni télévision?

ABEL ZNORKO. Je ne tiens pas à être submergé de banalités...

ERIK LARSEN. Qu'est-ce que cela vous fait de savoir que, de manière unanime, ce livre est reconnu comme votre chef-d'œuvre?

ABEL ZNORKO (simplement). Cela me fait de la peine pour les autres livres.

Larsen le regarde, étonné. Znorko est touchant subitement.

ERIK LARSEN. Cette correspondance est signée Abel Znorko-Eva Larmor. Parlez-nous d'Eva...

ABEL ZNORKO. Mais cette femme n'existe pas.

ERIK LARSEN. Vous voulez dire que toute cette histoire est inventée? Qu'elle n'est inspirée par personne? Par une femme, ou des femmes, que vous auriez aimées?

ABEL ZNORKO. Qu'est-ce que cela peut vous faire? Ce qu'il y a de beau dans un mystère, c'est le secret qu'il contient, et non la vérité qu'il cache.

Larsen le regarde. Il sent que Znorko pourrait mordre mais il prend le courage d'insister.

ERIK LARSEN. Je me disais, bêtement peut-être, qu'il y a des détails qui ne s'inventent pas.

ABEL ZNORKO. "Bêtement" est le terme exact.

ERIK LARSEN (lui tenant tête). Vous vous rétractez dès que je pose une question personnelle.

ABEL ZNORKO. Je préfère les questions intelligentes.

ERIK LARSEN. Je fais mon métier.

ABEL ZNORKO. N'importe quel microcéphale lobotomisé me poserait la même question que vous: quel rapport entre ce que vous écrivez et ce que vous vivez? Auriez-vous demandé à Homère s'il avait vécu sur l'Olympe, au milieu des dieux?

ERIK LARSEN. Vous vous prenez pour Homère?

ABEL ZNORKO. Non, mais je vous prends pour un journaliste, c'est-à-dire tout ce que je ne supporte pas!

Larsen, furieux, reballe ses affaires.

ERIK LARSEN. Très bien. Je suis désolé, je ne vais pas vous importuner plus longtemps.

ABEL ZNORKO (légèrement étonné). Mais qu'est-ce qui vous prend? Nous causons tranquillement. (Souriant.) De quoi vous plaignez-vous? Je vous réponds.

Larsen, agacé, ne sait pas comment le prendre.

ERIK LARSEN. Vous me répondez par des insultes. Alors adieu, monsieur.

Znorko tente de le retenir.

ABEL ZNORKO. Mais enfin, que voulez-vous exactement?

ERIK LARSEN. La vérité.

ABEL ZNORKO. Ne soyez pas vulgaire. Dites-vous toujours la vérité, monsieur Larsen?

ERIK LARSEN (gêné). J'essaie.

ABEL ZNORKO. Moi, jamais, je suis un faussaire, et rien d'autre. Vous vous êtes trompé de boutique: la vérité, je ne vends pas. Je ne fournis que des artifices.

ERIK LARSEN. Vous avez raison, je me suis trompé. Au revoir.

Il se dirige vers la porte. Znorko s'interpose. Il a retrouvé le sourire, il est charmant.

ABEL ZNORKO (amusé). Vous êtes moins lâche que je ne croyais. (Il lui tape amicalement dans le dos.) Allons, ne vous emportez pas et causons tranquillement. Je tiens à ce que vous restiez. Je vous écoute.

Larsen hésite puis se réinstalle sur le canapé.

ABEL ZNORKO. Vous boirez bien quelque chose? Un godet. Un petit godet. Rien de tel qu'un petit godet glacé pour déglutir la glotte.

Larsen accepte le verre et boit, épuisé par la tension de leur discussion.

ERIK LARSEN. Lorsqu'on me disait que vous étiez antipathique, je croyais qu'on exagérait. À croire que vous avez du plaisir à être odieux....

ABEL ZNORKO. J'ai horreur de cette nouvelle mode qui consiste à être "sympathique". On se frotte à n'importe qui, on lèche, on se fait lécher, on jappe, on tend la patte, on donne ses dents à compter... "Sympathique", quelle chute!...

ERIK LARSEN. Votre réputation de misanthrope ne relève donc pas de la légende. Depuis combien de temps demeurez-vous sur cette île?

ABEL ZNORKO. Une dizaine d'années.

ERIK LARSEN. Vous ne vous ennuyez pas?

ABEL ZNORKO (simplement). En ma compagnie? Jamais.

ERIK LARSEN (légèrement ironique). N'est-ce pas fatigant de vivre avec un génie?

ABEL ZNORKO. Moins que de vivre avec un imbécile. (Il regarde la baie.) Je suis bien à Rös vannöy. L'aurore dure six mois, le crépuscule six autres ; j'échappe à ce que la nature peut avoir de fastidieux, à l'alternance quotidienne et idiote du jour et de la nuit. Ici, près du pôle, la nature ne s'agite plus, elle fait la planche. Et puis il y a la mer, le ciel, la prairie, ces grandes pages blanches qui s'écrivent sans moi.

ERIK LARSEN. Combien peut-on passer d'années sans voir jamais les autres?

ABEL ZNORKO. Combien peut-on passer d'années en les voyant tous les jours?

ERIK LARSEN. Cependant, quand on vous lit, vos romans sont tellement riches de notations précises sur la nature humaine.

ABEL ZNORKO. Je n'ai aucun mérite. Il y a deux races particulièrement monotones dans le règne animal: les hommes et les chiens.

ERIK LARSEN. Et qu'est-ce qui trouve grâce à vos yeux?

ABEL ZNORKO. Les nuages... Les chats...

ERIK LARSEN. Je n'aime pas tellement les chats.

ABEL ZNORKO. Je l'ai vu tout de suite lorsque vous êtes entré.

Ils se regardent. Ils se taisent.

Znorko s'assoit en face de Larsen et le contemple fixement. Il murmure d'une voix douce, comme s'il lisait une incantation sur le front de Larsen.

ABEL ZNORKO. Vous avez le regard franc des âmes sentimentales, vous attendez trop des autres, vous pourriez vous sacrifier pour eux.

Larsen baisse la tête, touché, gêné. Il tente de briser le charme.

ERIK LARSEN. Revenons à votre livre ; à votre conception de l'amour.

ABEL ZNORKO. Je hais l'amour. C'est un sentiment que j'ai toujours voulu m'éviter.

ERIK LARSEN (étonné). Vous voulez dire que vous n'avez jamais été amoureux?

ABEL ZNORKO. Si, à dix-huit ans, au moment où j'ai essayé l'alcool, la cigarette, les voitures, les filles ... Mais très vite, je me suis débarrassé de l'amour.

ERIK LARSEN. Pourtant... vous avez été aimé?

ABEL ZNORKO. Désiré, oui ! Énormément. Je ne compte plus le nombre de jolies femmes qui m'ont offert leur corps et leur vie.

ERIK LARSEN. Ah! Et alors?

ABEL ZNORKO. Alors, je prenais le corps, je leur laissais la vie. (Riant.) Jeune, je me suis d'ailleurs rapidement spécialisé dans la femme mariée : l'adultère protège des sentiments.

ERIK LARSEN. Vous n'avez pas craint la colère des maris?

ABEL ZNORKO. Les maris ne tuent pas par jalousie, ils se sont endormis avant.

ERIK LARSEN. Je ne comprends pas qu'on puisse percevoir l'amour comme une médiocrité.

ABEL ZNORKO. Écoutez, je vais vous raconter une vieille légende d'ici. C'est un conte que marmonnent parfois les vieux pêcheurs du nord en ravaudant leurs filets à morue.

Il fut un temps où la terre prodiguait le bonheur aux hommes. La vie avait un goût d'orange, d'eau fraîche et de sieste au soleil. Le travail n'existait pas. On mangeait, on buvait, on dormait, hommes et femmes s'emboîtaient naturellement, le couple n'existait pas, seulement l'accouplement, aucune loi ne régissait le haut des cuisses, le seul plaisir régnait.

Mais le Paradis est ennuyeux comme le bonheur. Les hommes se rendirent compte que le sexe toujours satisfait s'avérait encore plus monotone que le sommeil qui le suit. La gymnastique de la jouissance commençait à les lasser.

Alors les hommes créèrent l'interdit.

Ils décrétèrent certaines liaisons illicites. Comme des cavaliers à une course d'obstacles, ils trouvèrent la piste moins ennuyeuse barrée de plusieurs empêchements. L'interdit leur donna le goût pulpeux et cependant amer de la transgression.

Mais on se lasse d'escalader toujours les mêmes montagnes.

Alors les hommes voulurent inventer quelque chose d'encore plus compliqué que le vice: ils inventèrent l'impossible, ils inventèrent l'amour.

ERIK LARSEN. C'est ridicule!

ABEL ZNORKO. L'amour n'est rien qu'une perversion de la sexualité, un détour, une erreur.

ERIK LARSEN. Aberrant! C'est aberrant!

ABEL ZNORKO. Mais si, comprenez l'avantage: le plaisir se tient dans l'instant, fugace, futile, toujours évanoui.

ERIK LARSEN. Ah oui, l'avantage...

ABEL ZNORKO. L'amour, lui, se loge dans la durée. Enfin du solide, du consistant!

ERIK LARSEN. Vous venez de la composer ou cette légende existe vraiment?

ABEL ZNORKO. À votre avis?

ERIK LARSEN. Qui l'a écrite?

ABEL ZNORKO. Qui écrit les légendes?

Larsen soupire et reprend son bloc-notes.

ERIK LARSEN. Si je vous suis bien, vous, dans votre vie, vous avez évité l'amour et vous vous êtes contenté du sexe.

ABEL ZNORKO. Voilà!

ERIK LARSEN (moqueur). Ce ne doit pas être évident, isolé au milieu des eaux.

ABEL ZNORKO (amusé). On me livre tout, ici, du pain, des légumes, de la viande, de la femme.

ERIK LARSEN. Je sais... Lorsque j'ai pris le bac, le passeur m'a parlé de ces dames... Il m'a même susurré le surnom qu'elles vous donnent...

ABEL ZNORKO. Ah?

ERIK LARSEN. Vous le connaissez?

ABEL ZNORKO. Non.

ERIK LARSEN. L'ogre de Rös vannöy.

ABEL ZNORKO. (il éclate de rire) L'ogre de Rös vannöy...

ERIK LARSEN (mystérieux) C'est beau comme une légende...

ABEL ZNORKO. Qui invente les légendes?

ERIK LARSEN. Et que protègent les légendes?

Ils se toisent, muets un instant. Ils évitent l'affrontement direct une nouvelle fois.

Znorko retourne à la situation de l'entrevue professionnelle.

ABEL ZNORKO. Pour revenir à votre question, je ne suis donc pas l'homme de mon livre.

ERIK LARSEN. Cette femme n'existe pas?

ABEL ZNORKO. Non.

ERIK LARSEN. H.M, la dédicace, qui est-ce?

ABEL ZNORKO. Si je voulais qu'on le sache, j'aurais écrit le nom entier.

ERIK LARSEN. Ce sont les initiales de la vraie femme avec qui vous avez échangé cette correspondance?

ABEL ZNORKO. Hypothèse délirante.

ERIK LARSEN. Je ne vous crois pas.

ABEL ZNORKO. Peu m'importe.

ERIK LARSEN. Si vous vous moquez de tout, que voulez-vous de moi? Pourquoi m'avoir laissé venir? Pourquoi moi plutôt qu'un autre?

Znorko le regarde sans prononcer un mot. Il paraît subitement très abattu. Il se laisse tomber sur un siège. Larsen l'observe avec compassion.

ERIK LARSEN. J'ai l'impression que vous souffrez...

ABEL ZNORKO (las). Moi?

ERIK LARSEN. ... que vous n'êtes pas heureux.

ABEL ZNORKO (simplement, songeur). Heureux, pour quoi faire?

Il se tait, absorbé. Znorko a un soupir.

ERIK LARSEN (doucement). Parlez-moi d'elle.

Subitement irrité, Znorko se lève et lance son verre contre le mur. Bris de verre.

ABEL ZNORKO. Assez ! Votre gentillesse sent le chien mouillé. Escamotez-vous! De l'air!

Larsen le regarde affectueusement, sans bouger, sans le croire. Znorko s'emporte, mal à l'aise.

ABEL ZNORKO. Allez! La curiosité, la sollicitude, c'est irrespirable. On étouffe quand on est dans une pièce avec vous. Dehors! J'aère! Je ventile! Adieu!

Larsen enfile son imperméable.

ERIK LARSEN. Vous faites semblant de n'aimer personne mais c'est un leurre. J'ai appris ce que vous faisiez de votre argent.

ABEL ZNORKO. J'entasse, je thésaurise.

ERIK LARSEN. Vous donnez tout à la recherche médicale.

ABEL ZNORKO (bondissant). Impossible! Comment... (Et, craignant de trop parler, il se tait.) C'est faux. (Il se renferme dans le silence, regardant le lointain.) C'est faux.

ERIK LARSEN. Adieu, monsieur Znorko.

ABEL ZNORKO. Adieu.

Larsen sort.

Znorko revient dans la pièce, pensif. Il regarde autour de lui, hésitant. Il réfléchit. Puis il sort par la porte intérieure. Quelques secondes encore plus tard, on entend de nouveau deux coups de feu, puis, de nouveau, la cavalcade au-dehors.

Larsen rentre, essoufflé, mais cette fois plus furieux qu'effrayé.

Calmement, souverainement, Znorko apparaît.

ERIK LARSEN. Mais vous êtes fou, complètement fou! Les balles sont passées à quelques centimètres de moi.

ABEL ZNORKO. Qu'est-ce que vous en concluez? Que je tire bien ou que je tire mal?

Larsen lance rageusement ses affaires à terre.

ERIK LARSEN. Qu'attendez-vous de moi, exactement?

ABEL ZNORKO (charmant). Asseyez-vous, je vous en prie. Vous boirez bien quelque chose? Un godet. Un petit godet. Rien de tel qu'un petit godet glacé pour déglutir la glotte.

ERIK LARSEN. Ah, ne jouez pas les hospitaliers, c'est trop.

Znorko se verse un verre à lui-même. Quand il va le porter à ses lèvres, Larsen, furieux, le lui arrache et le boit d'un trait.

Znorko s'en sert calmement un autre.

ERIK LARSEN. Cela vous était tellement facile de refuser notre entretien ; vous m'empêchez de partir... Qu'attendez-vous de moi?

Ils se regardent.

ABEL ZNORKO. Comment savez-vous ce que je fais de mon argent? J'ai exigé le secret.

ERIK LARSEN. Vous donnez des sommes énormes pour la recherche sur les plus graves maladies. Pourquoi le passer sous silence?

ABEL ZNORKO (bougonnant). Je ne donne pas par bonté, je donne par peur.

Larsen s'assoit. Il fixe le visage de Znorko. Il le défie.

ERIK LARSEN. Il y a quelque chose qui m'amuse chez les menteurs, c'est qu'ils ne peuvent s'empêcher de dire la vérité. Je reste. J'attends mon heure.

ABEL ZNORKO. En attendant, parlez-moi de vous. Vous êtes marié? (Larsen ne répond pas.) Oui, naturellement. Vous êtes marié et amoureux de votre femme, enfin vous le croyez. Il émane de vous un fumet d'intense platitude; cela sent la charentaise, le pot-au-feu, le gazon coupé et la lavande dans les draps... Tout est dans la norme et le morne. (Il se met à rire.)

ERIK LARSEN. Je suis ridicule à vos yeux?

ABEL ZNORKO. Pire: ordinaire.

ERIK LARSEN. Vous crevez tellement de solitude et d'ennui que vous exécutez un numéro de cirque pour retenir et accabler le premier venu.

ABEL ZNORKO. Mais vous n'êtes pas tout à fait le premier venu.

ERIK LARSEN. Ah bon? Et pourquoi? Il serait temps de m'expliquer.

Znorko hésite puis finalement s'assoit.

ABEL ZNORKO. D'accord. (Il décide de parler franchement.) Je vous ai fait venir lorsque j'ai su que vous habitiez Nobrovsnik. Vous habitez bien Nobrovsnik?

ERIK LARSEN (satisfait de voir la tournure de l'entretien). Oui.

ABEL ZNORKO. J'aimerais avoir des nouvelles de Nobrovsnik...

Larsen se détend et a un grand sourire. Il ne semble pas très surpris par la demande de Znorko.

ERIK LARSEN. Vous connaissez?

ABEL ZNORKO. Disons que je n'y suis jamais allé mais qu'on m'en a parlé...

ERIK LARSEN. Dans L'Amour inavoué, les descriptions que vous faites de la ville où habite cette femme, la femme aimée, eh bien... j'avais l'impression que c'était Nobrovsnik!

ABEL ZNORKO (gêné). Ah oui?

ERIK LARSEN. Oui, vous appelez ce village autrement mais quand Eva Larmor évoque les rues en spirale, l'église de fer et de rondins bleus, elle décrit Nobrovsnik.

ABEL ZNORKO. Coïncidences...

ERIK LARSEN. Et lorsqu'elle s'attarde sur la fontaine du roi Gustave? La seule fontaine figurative du XVII^e. Qui se trouve justement à Nobrovsnik... Incroyable, n'est-ce pas, pour quelqu'un qui ne connaît pas Nobrovsnik?

ABEL ZNORKO. Oui... nous avons parfois de ces visions... Mais alors, j'imagine que vous n'êtes pas le seul habitant de Nobrovsnik à vous en être rendu compte?

ERIK LARSEN. Sans doute... mais, dans une si petite ville, j'ai peur que vous n'ayez peu de lecteurs...

ABEL ZNORKO (déçu). Ah? Vraiment... Vous n'avez parlé de mon livre avec personne, là-bas?

ERIK LARSEN. Non... pas que je sache... (S'illuminant.) Ah si, il y a quelqu'un qui vous lit, qui vous aime beaucoup, qui vous vénère, ah oui, comment n'y avais-je pas pensé!

ABEL ZNORKO (presque fiévreux). Oui, dites, dites...

ERIK LARSEN. Le pasteur. Oui, le pasteur est fou de vous. Et c'est un homme difficile, d'une culture remarquable.

Znorko semble profondément déçu et Larsen s'amuse beaucoup de cette déception.

ABEL ZNORKO. Mais... il me semble pourtant... que... je crois me souvenir... j'avais reçu dans mon nombreux courrier une ou deux lettres de Nobrovsnik... les lettres d'une femme qui était professeur de lettres dans votre village... attendez que je me souviene de son nom...

ERIK LARSEN. Une femme... professeur de lettres... une belle femme?

ABEL ZNORKO. Oui, très belle femme! (Se reprenant.) Enfin, je n'en sais rien, par courrier n'est-ce pas... Comment s'appelle-t-elle... déjà... Hélène...

ERIK LARSEN. Hélène Metternach.

ABEL ZNORKO. C'est cela! Hélène Metternach! Vous la connaissez?

ERIK LARSEN. Naturellement! Nobrovsnik est si petit.

ABEL ZNORKO. Comment va-t-elle? Je n'ai plus de nouvelles.

Larsen se lève et dit avec un étonnement manifeste:

ERIK LARSEN. C'est pour avoir des nouvelles d'Hélène Metternach que vous m'avez reçu?

ABEL ZNORKO. Non... non, bien sûr... comme il est drôle... mais puisque nous en parlons... vous n'avez jamais parlé de moi avec elle?

ERIK LARSEN. Non, jamais. Vraiment. Nous n'avons jamais parlé de vous ni de vos livres.

Znorko a un sourire ravi.

ABEL ZNORKO. C'est vrai, après tout. Pourquoi le ferait-elle?

ERIK LARSEN. Oui, pourquoi? ... Vous dédiez votre livre à H.M., c'est Hélène Metternach?

Znorko éclate de rire.

ABEL ZNORKO. Quelle drôle d'idée...

ERIK LARSEN. Vous riez trop...

ABEL ZNORKO. Croyez-vous que je dédierais un livre à une admiratrice au fin fond d'un trou gelé parce qu'elle m'a écrit pour me dire qu'elle aimait mes livres? À ce compte-là, je devrais dédier vingt romans par jour: c'est, en moyenne, ce que je reçois comme lettres.

ERIK LARSEN. Vous expliquez trop... H.M., c'est donc Hélène Metternach?

ABEL ZNORKO. Écoutez, pour vous tranquilliser, je vais vous dire qui est H.M. C'est Henri Metzger, mon premier éditeur.

Larsen se lève, saisit son manteau et sa besace.

ERIK LARSEN. Eh bien, monsieur Znorko, je ne vais pas plus abuser de votre temps.

ABEL ZNORKO. Mais quoi! Nous n'avons pas fini.

ERIK LARSEN. Je vous ai parlé de Nobrovsnik. Vous m'avez gavé de vos sentences définitives. Tout est pour le mieux.

ABEL ZNORKO. Comment? Mais je n'ai rien dit!

ERIK LARSEN. Vous savez, ne nous faisons pas d'illusions. Les pages culturelles me sont comptées.

ABEL ZNORKO. Allons... un prix Nobel accorde un entretien exclusif à un quotidien régional...

ERIK LARSEN. Non, non, le seul moyen serait d'avoir un événement, une nouvelle qui justifierait le papier. Que vous avez vécu plusieurs années à Nobrovsnik... Que vous avez connu la femme de votre vie à Nobrovsnik... Que vous avez passé vos plus belles heures d'amour avec elle à Nobrovsnik ...

Znorko s'interpose entre lui et la sortie.

ABEL ZNORKO. Vous voulez une révélation? Vous allez l'avoir, votre révélation.

ERIK LARSEN. Pourquoi me feriez-vous ce cadeau?

ABEL ZNORKO. Ce n'est pas un cadeau, c'est un échange. Je vous donne une information, vous me rendez un service.

ERIK LARSEN. Quel service?

ABEL ZNORKO. Porter une lettre et la remettre en main propre.

Larsen se rassoit.

ERIK LARSEN. Vous allez encore mentir.

ABEL ZNORKO. Je préférerais.

ERIK LARSEN. À quoi reconnaîtrai-je la vérité?

ABEL ZNORKO. À son indécatesse. Le mensonge est délicat, artiste, il énonce ce qui devrait être, alors que la vérité se limite à ce qui est. Comparez un savant et un escroc: l'escroc, seul, a le sens de l'idéal.

ERIK LARSEN. Je vous écoute.

ABEL ZNORKO. Eva Larmor est inspirée, dans mon livre, par votre compatriote, Hélène Metternach. (Larsen marque ostensiblement sa surprise). Nous nous sommes connus il y a quinze ans. (Il rit, heureux de retrouver ses souvenirs.) J'ai rencontré Hélène à un congrès de littérature. Elle le suivait en étudiante, au troisième rang, ses jambes dépassant dans l'allée. Tous les jours, je l'observais, et tous les soirs j'attendais le sommeil en pensant à elle. Un matin, j'appris qu'un de mes collègues du séminaire avait des vues sur cette femme. Je songeai immédiatement à la protéger. Je quittai la table, la rejoignis et l'invitai à dîner. J'étais assez content de moi: au moins, la pauvrete échapperait au narquois mal attentionné. Le soir même, je m'amusai à me préparer comme pour un rendez-vous galant. Je m'habillai, la cherchai en taxi, je lui offris la meilleure table de la ville, et là, presque sans le décider, j'entrepris de la séduire. À minuit, je la raccompagnai. Elle me proposa le dernier verre rituel. Nous buvions, nous parlions. Je la regardais, assise sur son petit lit d'étudiante. Une heure après, nous étions tous les deux dans nos bras. J'étais désarmé devant elle, j'avais cinq ans, dix ans, vingt ans, j'étais moi à tous mes âges ; j'ai enfin vécu mon enfance et ma jeunesse auprès d'elle, à quarante ans. Nous avons vécu plusieurs mois sans nous quitter. Ma prétention passait pour de l'humour, je la faisais rire, je crois que j'étais véritablement devenu délicieux, comme dans ses yeux. Et elle m'aimait tellement qu'elle me faisait m'aimer.

ERIK LARSEN. Pourquoi ne vous êtes-vous pas mariés?

ABEL ZNORKO. Je préfère une brève folie à une longue sottise.

ERIK LARSEN. Vous ne vous en tirerez pas par un bon mot. Pourquoi provoquer une rupture?

ABEL ZNORKO. Je tenais à Hélène... et je sais que les passions les plus intenses se promettent l'éternité mais que, généralement, l'éternité passe vite.

ERIK LARSEN. Vous avez eu peur que vos ébats ne se refroidissent?

ABEL ZNORKO. Évidemment. Autant promettre d'avoir toujours la fièvre. Pour que l'amour se fortifie, j'ai imposé la séparation.

ERIK LARSEN. Je ne comprends toujours pas.

ABEL ZNORKO. Vous ne comprenez pas? Mais la vie à deux développait une tension intolérable: demeurer côte à côte nous rappelait sans cesse que nous étions séparés. Je ne me suis jamais senti aussi seul que lorsque je la frôlais constamment. Nous nous jetions l'un sur l'autre pour étancher une soif inextinguible qui virait à la rage, nous faisons l'amour jour et nuit... longuement, furieusement... nous aurions voulu nous couler dans une même chair. Chaque séparation devenait amputation... si nous ne nous touchions pas, je hurlais de hargne, je cognais les murs... Rapidement, nous n'avons plus quitté l'appartement, nous avons passé des mois à nous étreindre.

Nous nous pressions, lèvres contre lèvres, dents contre dents ; nous respirions souffle à souffle, cœur à cœur, j'essayais de me pousser en elle, elle essayait de s'engloutir en moi, nous voulions détruire tout ce qui nous séparait, nous évanouir l'un dans l'autre...

Mais nous avions beau hurler, gigoter, je demeurais en visite et elle en réception. Je restais moi, elle restait elle.

Ce n'était plus de l'amour, c'était de l'esclavage. Je n'écrivais plus, je ne pensais qu'à elle, j'avais besoin d'elle.

ERIK LARSEN. Vous avez sacrifié Hélène Metternach à votre œuvre. C'est un assassinat.

ABEL ZNORKO. Nous avons rendu notre amour plus pur, plus fort, plus essentiel.

ERIK LARSEN. Ah oui? L'amante idéale, pour vous, c'est celle qui n'est pas là?

ABEL ZNORKO. À partir du moment où nous avons cessé de nous jeter l'un sur l'autre, notre liaison a pu s'ouvrir à d'autres dimensions. En nous écrivant, nous parlions art, littérature, philosophie, elle commentait chaque page que j'écrivais. D'ailleurs elle ne me ménageait pas ; je crois même qu'Hélène fut le seul critique sincère que j'aie jamais rencontré. Et dans mes heures d'abattement elle me redonnait la foi.

ERIK LARSEN. Ben voyons, comme c'est pratique !

ABEL ZNORKO (amusé). Dites-donc, monsieur le journaliste, je trouve que vous prenez les choses bien à cœur. Vous vouliez de l'inédit, je vous en donne. (Il réfléchit, hésite un instant puis sort une lettre de sa poche.) Voilà, je voudrais que vous me rendiez un service. Vous allez prendre cette lettre, la donner à Hélène Metternach, et exiger qu'elle la lise devant vos yeux.

ERIK LARSEN. Pourquoi? Parce qu'elle n'ouvre plus vos lettres?

ABEL ZNORKO. Rendez-moi ce service.

ERIK LARSEN. Non, je ne comprends pas... vous imposer l'absence, vous obliger au manque...

ABEL ZNORKO. L'épée de Tristan. Vous connaissez l'histoire : les plus grands amants du monde finissent leur séjour terrestre sur un même lit, couchés côte à côte pour l'éternité, avec, entre eux, une épée ... Iseult n'a pu rester heureuse que grâce à l'épée qui la sépare de Tristan.

ERIK LARSEN. Vous n'aimez pas l'amour... seulement le mal d'amour.

ABEL ZNORKO. Sottise.

ERIK LARSEN. Vous avez besoin d'Hélène pour brûler, vous consumer, vous lamenter... pour mourir. Non, pas pour vivre.

ABEL ZNORKO. J'ai un féroce appétit de mourir.

ERIK LARSEN. De toute façon, vous ne savez même pas qui elle est.

ABEL ZNORKO (riant de l'agressivité de Larsen). Mais qu'est-ce que cela peut vous faire?

ERIK LARSEN. Ce n'est pas Hélène que vous aimez, mais l'intensité de votre souffrance, la bizarrerie de votre histoire. Vous n'avez pas besoin d'Hélène, mais de son absence. Pas elle telle qu'elle est, mais telle qu'elle vous manque. Vous avez bien fait de ne pas révéler au public que votre livre venait de votre vie : on aurait découvert qu'Abel Znorko, le grand Abel Znorko, n'était qu'un simple adolescent boutonneux qui se languit en attendant le facteur depuis quinze ans!

Znorko est très décontenancé par Larsen, autant par ce qu'il dit que par le ton sur lequel il le dit, mais il a décidé d'en rire.

ABEL ZNORKO. Allons, calmez-vous.

ERIK LARSEN. Vous n'auriez jamais dû quitter cette femme. Vous l'avez détruite en l'éloignant.

ABEL ZNORKO. Nous étions d'accord.

ERIK LARSEN. Elle vous aimait. Elle a accepté pour vous, rien que pour vous.

ABEL ZNORKO. Mais calmez-vous, voyons !

ERIK LARSEN. Vous étiez deux à penser au grand Abel Znorko, elle et vous.

Znorko éclate de rire.

ABEL ZNORKO. Sa cause vous anime décidément beaucoup... Vous connaissez bien Hélène Metternach?

ERIK LARSEN. Très bien... C'est ma femme.

Znorko demeure abasourdi. Chancelant, il s'assoit. Larsen le regarde, très amusé et peu surpris.

ERIK LARSEN. Vous boirez bien quelque chose? (Ironique, il cite Znorko plus haut.) Un godet. Un petit godet. Rien de tel qu'un petit godet pour déglutir la glotte.

Il lui impose un verre dans les mains. Znorko a un sursaut et se ravise.

ABEL ZNORKO. Vous mentez! Prouvez-le, prouvez que vous êtes bien son mari...

Calmement, Larsen sort de son portefeuille une photographie.
En la regardant, Znorko a un haut-le-cœur. Il est d'abord ému.

ABEL ZNORKO. Je... je ne l'avais pas revue ... (irrésistiblement) comme elle est jolie...

Puis, volontairement, il transforme son émotion en giclée de mépris hilare.

ABEL ZNORKO. Quel grotesque... C'est vous, là, déguisé en garçon d'honneur? Et qu'est-ce que c'est, là, au-dessus de la tête d'Hélène? Non, c'est une farce. Ce sont les photos d'un bal costumé. (Se rassurant.) Vous vous moquez! Je ne doute pas que vous connaissiez Hélène mais Hélène vit seule depuis quinze ans! Hélène m'écrit tous les jours, Hélène n'est pas mariée. (Il lui rend la photographie.) Très amusant, le coup de la photographie.

Larsen tire alors un autre papier de son portefeuille.

ERIK LARSEN. Peut-être cet acte d'état civil vous convaincra ? Le 7 avril, il y a douze ans.

ABEL ZNORKO. Douze ans... Znorko regarde puis repousse le papier. Il est profondément désarçonné. Il finit par demander du bout des lèvres: Et vous avez des... enfants?

Il redoute la réponse. Signe de tête de Larsen. Znorko soupire, soulagé que cette cruauté lui soit épargnée. Puis il saisit brusquement son livre et feuillette rageusement.

ABEL ZNORKO. Je veux savoir ce qu'elle a pu me raconter le jour de son mariage! (Il trouve la page.) Pas de lettre.

Larsen sourit. Znorko n'abandonne pas.

ABEL ZNORKO. Et le lendemain? (Lisant.) "Huit avril. Mon amour, j'ai contemplé l'aube en pensant à toi. Je me disais que nous regardions peut-être le même soleil, sur la même terre, au même instant du temps et cependant je n'arrivais pas à être heureuse..." (Avec un humour désabusé.) Voilà le chant d'une jeune mariée. Ce n'est bon ni pour vous ni pour moi.

Larsen hausse les épaules. Znorko, épuisé, pose le livre.

ABEL ZNORKO. Et moi, qu'est-ce que je faisais ce jour-là? Comment ai-je pu ne rien sentir? J'étais malade, peut-être... (Il réfléchit.) Alors vous le saviez, vous saviez déjà tout en entrant ici?

ERIK LARSEN. Naturellement. Pourquoi donc croyez-vous que j'aie demandé à vous rencontrer?

ABEL ZNORKO (hagard). Pourquoi ne me l'a-t-elle jamais écrit? Nous nous écrivons tous les jours... nous nous disons tout... nous pensons continuellement l'un à l'autre...

ERIK LARSEN. Peut-être voulait-elle vous épargner? Ne pas vous apprendre que la vie pouvait continuer sans vous. Ne pas vous signaler que vous êtes remplaçable.

ABEL ZNORKO. Hélène est la femme la plus sensuelle que j'aie connue. Je me demande comment vous arrivez à la combler...

ERIK LARSEN (sincère). Nous faisons rarement l'amour.

ABEL ZNORKO. Vous voyez!

ERIK LARSEN. Elle m'assure qu'elle n'en a pas besoin. "Hélène, la femme la plus sensuelle"... Mais connaissons-nous la même femme? Les femmes, ce sont ces mélodies qu'on rêve et que l'on n'entend pas...

ABEL ZNORKO... Les variations énigmatiques... Elgar prétend qu'il s'agit d'un air très connu, mais jamais personne ne l'a identifié...

ERIK LARSEN... Oui, une mélodie cachée que l'on devine, qui s'esquisse et disparaît, une mélodie que l'on est forcé de rêver, insaisissable, aussi lointaine que le sourire d'Hélène.

ABEL ZNORKO. Le premier jour où nous nous sommes dit des paroles d'amour, elle m'a tendu ce disque d'Elgar en me disant : « Nous nous adressons des mots d'amour, mais qui sommes-nous... »

ERIK LARSEN. «... mais qui sommes-nous...»

ABEL ZNORKO. « ... à qui dis-tu : je t'aime ? »

ERIK LARSEN. «... à qui le dis-je aussi ? On ne sait pas qui on aime. On ne le saura jamais. »

Znorko le regarde avec étonnement

ABEL ZNORKO. Comment savez-vous cela ? Je l'ai retranché de mon livre.

ERIK LARSEN. Elle me l'a dit aussi le premier soir où nous avons échangé des paroles d'amour.

ABEL ZNORKO (désappointé). Ah !

ERIK LARSEN. C'est peut-être la seule chose d'elle que nous avons eue en commun tous les deux.

ABEL ZNORKO (avec aigreur). Excusez-moi, mais je n'ai pas eu le temps, comme vous, de m'habituer à cette idée... Moi, je ne barbote pas à l'aise dans le partage.

ERIK LARSEN. Il y a pourtant deux Hélène: la vôtre et la mienne. Avec vous, la passion ; avec moi, l'amour.

ABEL ZNORKO (sarcastique). L'amour ! Mon pauvre garçon ! Depuis combien de temps êtes-vous mariés?

ERIK LARSEN. Douze ans.

ABEL ZNORKO. Douze ans? Ce n'est plus de l'amour, c'est de la paresse.

ERIK LARSEN. C'est lorsqu'on n'aime pas la vie qu'on se réfugie dans le sublime.

ABEL ZNORKO. Et c'est lorsqu'on n'aime pas le sublime qu'on s'embourbe dans la vie.

ERIK LARSEN. Notre histoire à nous est bien réelle, nous sommes proches, nous nous parlons, nous nous touchons tous les jours. Nous avons pris le risque de nous satisfaire ou de nous décevoir.

ABEL ZNORKO. (violemment) C'est à cause de vous qu'elle ne m'écrit plus! Vous avez lu le livre, vous avez découvert notre liaison, vous lui avez interdit de continuer.

ERIK LARSEN. C'est cela: vous ne recevez plus ses lettres parce que je ne veux plus de cette correspondance.

ABEL ZNORKO. Et mes lettres ? Les lettres que j'envoie à Hélène depuis quatre mois? Où sont-elles? Les a-t-elle reçues au moins?

Larsen va chercher dans ses affaires et sort une liasse.

ERIK LARSEN. Les voici.

Znorko se précipite dessus.

ABEL ZNORKO. Elles ne sont même pas ouvertes.

ERIK LARSEN. Vous préféreriez que je les lise?

Znorko est ivre de rage. Il tourne dans la pièce en tempêtant.

ABEL ZNORKO. Mais qu'est-ce que cela peut vous faire! Nous pouvions continuer à vivre ensemble par correspondance!

ERIK LARSEN. Il ne fallait pas publier ce livre... sans la prévenir ! Pourquoi avez-vous fait cela?

Znorko se laisse tomber dans un fauteuil, la tête entre les mains.

ABEL ZNORKO. J'ai mes raisons.

ERIK LARSEN. Et ces raisons, quelles sont-elles?

ABEL ZNORKO. Elles ne regardent que moi... moi et Hélène... Elles se trouvent dans ma dernière lettre... celle que vous devez lui porter.

ERIK LARSEN (tendant la main). Donnez-la-moi.

Znorko hésite puis la sort de sa poche. Larsen la saisit. Il la regarde; on sent qu'il a envie de l'ouvrir. Znorko l'arrête.

ABEL ZNORKO. Elle ne vous est pas destinée.

Larsen range l'enveloppe dans sa poche. Znorko revient, obsessionnel, sur le passé.

ABEL ZNORKO. Elle me racontait ses journées et vous n'étiez pas dedans...

ERIK LARSEN. Elle vous disait la vérité : elle vous racontait la journée qu'elle passait avec vous, pas avec moi. À moi, elle ne racontait pas la journée qu'elle passait avec vous. Elle avait deux vérités : la vérité avec vous, la vérité avec moi.

ABEL ZNORKO. Ou deux mensonges, plutôt. (avec souffrance). Douze ans de mensonges quotidiens! C'était elle, l'écrivain! Quelle invention! Elle prétendait que toutes ses pensées m'étaient dédiées alors qu'elle déjeunait avec vous, qu'elle dînait avec vous, qu'elle dormait dans les mêmes draps que vous! (La colère monte.) Et elle jouait auprès de moi les vigiles de la sincérité, elle se montrait dure, exigeante, sévère, ne m'épargnait aucune critique et je l'écoutais comme un enfant sa mère. (Hors de lui.) J'ai fui le monde pour échapper à la vulgarité, je me suis limité à cette femme, je recueillais la moindre de ses paroles avec un zèle religieux et j'apprends qu'elle m'a tranquillement dupé. Rentrez chez vous et dites-lui que je ne veux plus entendre parler d'elle, que je reprends le temps, le soin, les soucis dont je l'ai honorée, que je retire toutes les pensées que j'ai formées pour elle, tous les sentiments que je lui adressais.

ERIK LARSEN. Je ne lui dirai pas.

ABEL ZNORKO. Vous lui direz! Et ce livre, je le renie! Je lui donne tous les droits d'auteur! Il n'est plus de moi! Il n'est que d'elle! Rassurez-la, dites-lui que sa petite supercherie lui rapportera des millions!

ERIK LARSEN. Je ne lui dirai pas.

ABEL ZNORKO. Vous lui direz que je ne veux plus rien partager avec elle.

ERIK LARSEN. Non, non, je ne lui dirai pas.

ABEL ZNORKO. Mais si! Vous lui direz, en bon petit mari que vous êtes, en petit chien qui accepte tout!

ERIK LARSEN. Arrêtez! Je ne lui dirai pas!

ABEL ZNORKO. Quand vous allez rentrer, elle va vous sauter dessus, impatiente. Transmettez-lui mon plus mauvais souvenir, dites-lui que je n'aurai une seconde de paix que le jour, proche j'espère, où je l'aurai totalement oubliée ; dites-lui que pour moi elle est désormais finie, éteinte.

ERIK LARSEN (hors de lui). Arrêtez! Je ne peux pas! Je ne peux pas lui dire !

ABEL ZNORKO. Et pourquoi donc, pourquoi ne pas lui dire ? Pourquoi ?

ERIK LARSEN. Parce qu'elle est morte!

Les mots de Larsen résonnent encore dans le silence. C'est comme si Znorko venait de recevoir un coup de poignard. Il chancelle.

Larsen, sans le regarder, reprend doucement.

ERIK LARSEN. Hélène est morte. L'agonie a duré trois mois. Abel Znorko entend avec douleur les paroles de Larsen qui s'assoit derrière lui et raconte: Quand les médecins eurent fait leur diagnostic, elle a eu un mouvement de révolte. Elle s'est mise en colère, elle était décidée à se battre. Mais la colère n'était que l'écume de son caractère: le lendemain, elle avait consenti. Elle ne s'est pas levée, elle est restée allongée dans le lit, elle me regardait comme une enfant punie. "Je ne veux pas aller à l'hôpital. Je veux qu'on me soigne ici." Quand elle disait "soigner", c'était un autre mot qu'elle pensait, un mot qu'elle ne prononcerait pas.

Les médecins ont accepté, je suis devenu à moi tout seul un hôpital et ses aides-soignants. Je ne vivais plus que dans le souci d'Hélène, lui donner ses médicaments, la faire manger, m'assurer qu'elle dormait, lui raconter des histoires, tenter de la faire rire; je savais que tout cela ne servait à rien, mais ainsi je pouvais encore lui montrer que je l'aimais. Elle recevait mon attention inquiète avec naturel, elle semblait à peine s'en rendre compte.

Je vais vous dire ce qu'il y a de plus terrible dans une agonie, monsieur Znorko, c'est qu'on perd l'être qu'on aime bien avant qu'il ne meure. On le voit se rapetisser dans les draps, s'alourdir d'un poids d'angoisses, se replier dans un secret inaccessible, on voit ses yeux errer dans des mondes dont il ne dit plus rien. Hélène était toujours là et cependant Hélène était ailleurs. La douleur pour moi, c'est que, parfois, tous mes soins ne semblaient plus toucher que de l'indifférence.

Les derniers jours, elle ne parlait même plus. Elle était devenue si légère : on n'avait pas l'impression qu'elle était couchée mais qu'elle était seulement posée à la surface du lit, sans peser, comme un oiseau, un petit oiseau sans ailes. Je mettais deux heures à la nourrir d'une pomme. J'en venais à souhaiter qu'elle meure pour de bon, j'avais honte de mes pensées. Elle était entre la vie et la mort, et moi entre l'amour et la haine.

Elle est morte le jour du printemps. Les neiges fondaient depuis deux semaines ; notre rivière débordait, chargeant les routes de boue. Et puis, ce matin-là, dans une aube qui, pour la première fois, montrait la steppe verte, les brins d'herbe qui appelaient le soleil, elle s'est endormie définitivement.

Ce matin-là, il y avait des alouettes dans le ciel.

C'est Znorko qui prend Larsen contre lui, chaleureusement.

ABEL ZNORKO. Merci d'avoir été là. Auprès d'elle.

Erik Larsen hausse les épaules. Pour lui, cela va de soi.

ABEL ZNORKO (douloureux). J'ai honte... je n'ai jamais rien fait pour elle.

ERIK LARSEN. Non, non, vous vous trompez. Votre absence lui faisait du bien.

ABEL ZNORKO. Pendant ce temps-là, je ne pensais qu'à moi, je songeais à mon livre... inutile...

ERIK LARSEN. Pour vous, pendant ces trois mois d'agonie, elle était toujours Hélène, attentive, intelligente, belle... Pour vous, elle existait toujours telle que vous la désiriez, telle qu'elle se désirait. Pour vous, grâce à la distance, elle demeurait vivante, intacte, enfermée dans votre songe et le sien. En ignorant tout, vous l'avez aussi rendue heureuse... Maintenant je sais que, dans ses rêves, dans son silence, elle partait ici, vers vous...

ABEL ZNORKO. Il fallait m'appeler.

ERIK LARSEN. Le lendemain de l'enterrement, j'ai brûlé le matelas, j'ai jeté ses vêtements, j'ai donné le fauteuil où elle aimait s'asseoir. Puis au début de l'après-midi, j'ai pris la clé de son secrétaire, et j'ai découvert les lettres.

ABEL ZNORKO. J'imagine que vous avez souffert encore plus?

ERIK LARSEN. J'ai été heureux d'apprendre qu'elle avait éprouvé plus de bonheur que je ne croyais...

Znorko est ému par ce que lui dit Larsen.

ERIK LARSEN. Ce qui m'a fait souffrir, ce sont toutes les lettres qu'elle ne vous avait pas envoyées... celles où elle disait ce qu'il fallait vous taire, à quel point vous lui manquiez, celles où elle hurlait d'amour et d'abandon, celles où elle avouait qu'elle ne pourrait plus jamais revivre, celles où je comprenais que vous étiez le seul homme de sa vie... C'étaient des lettres pour elle, pas pour vous, et encore moins pour moi... personne n'était destiné à entendre ce cri...

À ce souvenir, il se prend la tête entre les mains, pour s'isoler. Abel Znorko est déconcerté comme un enfant. Il devient soudain proche d'Erik Larsen.

ABEL ZNORKO. Je voudrais aller à Nobrovsnik avec vous... lui porter des fleurs...

ERIK LARSEN (simplement). Venez., venez avec moi !

ABEL ZNORKO. C'est que cela fait des années que je n'ai pas quitté l'île... je ne sais pas quoi prendre...

Larsen regarde entre eux deux, sur le sofa. Il porte mystérieusement le doigt à sa bouche, comme s'il fallait ne plus faire de bruit.

ERIK LARSEN (doucement). Vous n'entendez pas? J'ai l'impression qu'elle est là. Entre nous deux. Pour la première fois.

ABEL ZNORKO (aussi doucement, montrant la place vide). Là?

ERIK LARSEN. Là.

Et pendant un instant, les deux hommes communient dans le souvenir d'Hélène. Puis Znorko, trop troublé, se frotte les yeux, regarde autour de lui, un peu désesparé, se mettant à trembler. Et, subitement, les larmes l'envahissent comme un enfant.

ABEL ZNORKO. Hélène... Hélène m'avait dit, un jour : "Je voudrais me voir mourir. Je voudrais assister à ma mort. Je ne voudrais pas rater cela." ... C'est finalement ce qui s'est passé... (C'est au tour de Larsen d'être ému.) Il y a dix ans, elle avait eu une alerte. Dans sa famille, toutes les femmes mouraient d'un cancer. J'ai eu peur à ce moment-là, je me suis dit qu'il fallait que je sorte de cette île... que nous revivions ensemble... que je rompe ce pacte absurde. Pendant quelques semaines, elle n'avait pas pu m'écrire. Et puis les examens avaient révélé que la tumeur s'était résorbée. Hélène avait gagné.

ERIK LARSEN. Et depuis vous donnez votre argent à la médecine.

ABEL ZNORKO. (Avouant.) Oui, c'est pour elle... Cette alerte nous avait rendus plus proches, plus intimes, comme mûris par la peur que nous avons éprouvée ensemble. Mais nous ne parlions jamais de la mort.

ERIK LARSEN. C'est cela qui lui a fait tant de bien: vous étiez immortels. Il y avait une insouciance d'enfant dans votre amour. Moi, c'est le contraire, j'ai toujours aimé comme un vieillard. (Abel Znorko sourit gentiment.) J'ai l'amour inquiet.

ABEL ZNORKO (sincère et simple). Je suis heureux que vous existiez. Moi, je ne suis qu'une boursoufflure, une des pires, de celles qu'on écoute et respecte. Je crois que je ne me suis

inventé le culte de la littérature que pour m'épargner la peine de vivre. Moi, la vie, je voulais l'écrire, la composer, là, assis au milieu de mon île, dans le nombril du monde. Vanité. Le monde tourne, l'herbe pousse, les enfants meurent et je suis prix Nobel! (il rit de lui-même) Comme si j'allais changer le cours des choses !... Vous, on ne vous aperçoit même pas dans l'épaisseur des obscurs et moi je suis de ces inutiles que l'on consacre.

ERIK LARSEN. Je vais préparer vos affaires.

ABEL ZNORKO (Il est un peu agacé par la simplicité avec laquelle Larsen range les affaires dans un sac.) Vous savez, je ne viens que pour un jour ou deux ...

ERIK LARSEN. Oh! Ce serait dommage de faire le voyage pour si peu de temps. Puis vous verrez, vous serez bien à la maison...

ABEL ZNORKO (répétant machinalement)... à la maison...

ERIK LARSEN. Cela me fait vraiment plaisir de vous recevoir. Depuis le temps...

ABEL ZNORKO. ... depuis le temps...

La joie de Larsen inquiète Znorko. Il s'approche, mal à l'aise, en se raclant la gorge.

ABEL ZNORKO. Écoutez, qu'il n'y ait pas de malentendu : je viens pour elle, pas pour vous.

ERIK LARSEN (un peu tendu). J'avais bien compris.

ABEL ZNORKO. Vous concevez bien que nous ne serons jamais amis... (Soudain assailli par une réminiscence.) Erik... "L'ami Erik"... C'est vous le Erik dont elle m'a parlé il y a longtemps...

ERIK LARSEN. Et dont elle a cessé de vous parler il y a douze ans, quand nous nous sommes mariés...

ABEL ZNORKO. Mais vous n'étiez pas journaliste!

ERIK LARSEN. La Gazette de Nobrovsnik n'existe pas. Je l'ai inventée pour arriver à vous.

Les deux hommes se regardent. Ils taisent ce qui leur tient à cœur. Znorko, rangeant son sac, brise le silence.

ABEL ZNORKO. Quel dommage de partir! (Il regarde le crépuscule mauve et violet sur la baie). C'est aujourd'hui que le jour passe à la nuit. Le premier crépuscule depuis six mois. Et le dernier avant un an. Il fallait que vous veniez à ce moment...
Quand est-elle morte, exactement?

Larsen, qui semble avoir entendu, ne répond pourtant pas.

ABEL ZNORKO. Je vous demande quel jour est morte Hélène.

ERIK LARSEN. Un mardi. Le mardi 21 mars.

ABEL ZNORKO (se rappelant). C'est vrai, vous m'aviez dit que c'était le printemps.

ERIK LARSEN (lentement). Le jour du printemps... il y a ...dix ans.

Znorko n'entend pas tout de suite puis s'arrête, abasourdi, fixant Larsen.

ERIK LARSEN. Je n'ai vécu avec Hélène que deux ans. Le lendemain de l'enterrement, lorsque j'ai voulu ranger, j'ai découvert les lettres, vos lettres et celles qu'elle avait voulu vous écrire dans les premiers jours de sa maladie et qu'elle ne vous avait pas envoyées. J'ai découvert ce qu'avait été votre amour et ce qu'il était devenu... Elle me manquait terriblement... Alors, le soir, j'ai pris la plume et je vous ai écrit.

ABEL ZNORKO (d'une voix blanche). Alors c'est vous?

ERIK LARSEN. Oui. Depuis dix ans. Presque tous les jours. (Znorko se laisse tomber sur le canapé, hagard. Larsen le regarde tristement.) Je ne voulais pas qu'elle meure. Elle vivait toujours quand je recevais vos lettres. Elle était heureuse de les lire, et vous heureux qu'elle vous réponde. Et moi, heureux, entre vous deux... Vous aviez raison, tout à l'heure: nous avons besoin du mensonge.

Znorko saisit brusquement le livre. Il l'ouvre et lit.

ABEL ZNORKO. "J'embrasse tes lèvres, celle du dessous, la plus sensible, celle qui gonfle pendant l'amour..." C'est vous ? C'est vous qui l'avez écrit?

ERIK LARSEN. J'ai recherché dans les lettres précédentes... je me suis documenté...

ABEL ZNORKO. "Je te caresse le haut de la cuisse, à l'intérieur, là où il fait toujours chaud, là d'où les frissons partent, pour transir tout ton corps"...

Znorko se dresse, menaçant. Larsen a quelque chose de pitoyable, comme s'il était cassé. Znorko brandit sa carabine et s'approche de Larsen.

ABEL ZNORKO. Allez, filez... filez... Et tâchez de courir vite... Cette fois, je ne viserai pas le portail.

Larsen le regarde sans trembler.

ERIK LARSEN. Pourquoi avez-vous publié votre correspondance?

Il fixe Znorko. Aucun des deux hommes ne bouge.

ERIK LARSEN. Je suis venu vous poser une seule question : pourquoi avez-vous publié ces lettres ?

ABEL ZNORKO. Cela ne vous regarde pas.

ERIK LARSEN. Cela me regarde. Depuis dix ans, je sais tout de vous et j'ai fait vivre Hélène. Vous l'avez tuée en publiant ce livre. Qu'est-ce qui vous a pris?

ABEL ZNORKO (soudain faible). La réponse est là. (Il baisse le fusil et montre la lettre que Larsen porte dans sa poche. Larsen saisit la lettre.) Non, ce n'est pas pour vous...

Larsen sourit tristement. Znorko, tout aussi tristement, pose la carabine.

Larsen décachette et lit. Dans le même temps, Znorko, presque somnambulique, s'explique:

ABEL ZNORKO. J'ai eu peur. Très peur. J'ai voulu voir Hélène. Elle a refusé.

ERIK LARSEN. C'était le contrat.

ABEL ZNORKO. Oui, le contrat ...

Larsen a fini de lire la lettre et la replie. Il regarde Znorko avec une certaine tendresse.

ERIK LARSEN (doucement). Il fallait me dire la vérité, tout simplement. Je serais venu. Au lieu de me provoquer en publiant ce livre.

ABEL ZNORKO (exaspéré). Mais je n'ai rien à vous dire! Je ne vous ai pas provoqué et je ne veux pas vous voir! (Épuisé, il se laisse tomber sur le sofa.) Quand mon médecin m'a

dit que j'avais ce crabe en moi, j'ai décidé que je ne me ferais pas soigner. Je ne voulais qu'une chose: revoir Hélène. Elle refusait de venir, elle invoquait le contrat. Il ne me restait qu'une solution: la provoquer. Aussi, lorsque mon éditeur est venu, j'ai tendu le paquet de lettres en disant: voici mon roman. Il l'a immédiatement publié. Et j'attendais la réaction d'Hélène. J'attendais qu'elle se mît en colère, qu'elle...

ERIK LARSEN. Où est-il, le crabe?

ABEL ZNORKO. Dans le poumon... comme elle...

Larsen a un geste désespéré.

ERIK LARSEN. Je vous envie d'être si proche d'elle... et de mourir comme elle.

Znorko ne répond pas. Larsen s'approche tendrement, lui posant la main sur l'épaule. Le geste apaise Znorko.

ABEL ZNORKO. ça ne me gêne pas de mourir... Au fond, moi, j'ai toujours dit que la vie n'est qu'une imposture. On nous y a mis sans notre accord, on nous en déloge malgré nous. Dès que nous croyons avoir touché quelque chose, la chose s'évanouit. Nous n'aimons jamais que des fantômes et les autres demeurent des énigmes que l'on n'éclaire jamais.

ERIK LARSEN. Je vais rester auprès de vous.

Znorko se redresse et considère Larsen très sévèrement.

ABEL ZNORKO. Non, maintenant, vous devez partir. Je n'irai pas à Nobrovsnik. Je porterai le deuil d'Hélène ici.

ERIK LARSEN. Vous savez, lorsqu'on l'a ensevelie, je pensais qu'en même temps qu'Hélène, c'était l'amour qui était entré sous terre. Et puis il y a eu vous, et elle à travers vous.

Larsen regarde la nuit s'assombrir. Il grelotte soudain. On doit percevoir la solitude qui l'accable depuis des mois.

ERIK LARSEN (comme pour lui-même). Au début, je ne t'aimais pas, Abel Znorko. Je n'écrivais que pour faire vivre Hélène. Et puis, j'ai découvert sous tes défauts une lumière, une petite flamme de bougie, vacillante, émouvante, attendrissante, terrible : la

peur. (S'approchant.) Tu n'es que peur, Abel Znorko ; peur de la vie que tu as fuie, peur de l'amour que tu as évité. Adieu, Abel Znorko.

Il tremble, il semble tout petit. Le bac lance encore son appel embrumé. Larsen sort.

Une fois seul, Abel Znorko réfléchit puis, brusquement, sort par la porte du fond.

On entend deux coups de feu.

Silence.

Puis bruit de course.

Larsen réapparaît. Cette fois-ci, il a un grand sourire, comme si ce rappel le comblait. Abel Znorko rentre, sombre, le fusil à la main. Il regarde Larsen sans rien dire.

ERIK LARSEN (avec bonne humeur). Cette fois, il va vraiment falloir changer votre portail.

ABEL ZNORKO (pudique). Je voulais vous dire...

ERIK LARSEN. Quoi donc ?

ABEL ZNORKO. Je... je vous écrirai.